

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 73 (1928)
Heft: 12

Artikel: Le général de Steuben
Autor: Palmer
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXXIII^e Année

N° 12

Décembre 1928

Le général de Steuben¹.

I

Chacun sait que le général baron de Steuben a rendu des services inappréciables en réorganisant l'armée de Washington en 1778. Il est intéressant de rappeler que cet éminent officier venait d'Allemagne, et qu'à cette époque il n'aurait pu acquérir dans aucun autre pays les aptitudes qu'il mit à la disposition de Washington.

Lorsque Steuben arriva au quartier général de Valley-Forge, il sortait d'une école dirigée par un pédagogue unique en son genre, Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. Vers la fin de la guerre de Sept ans, Frédéric avait formé une classe de jeunes officiers d'état-major, dont il était le seul professeur. L'un de ses élèves était son aide-de-camp, le capitaine baron Frédéric-Guillaume-Auguste-Henri-Ferdinand de Steuben. Cette classe devait plus tard donner naissance à la *Kriegs-Akademie*. C'était la base du futur état-major général prussien. Frédéric y enseignait la tactique par la méthode appliquée, développée plus tard par Moltke pour préparer les chefs de 1866 et 1870.

En arrivant à Valley-Forge, Steuben portait en lui la quintessence d'un état-major moderne, et cela trente ans avant que Scharnhorst fondât le grand état-major de Berlin, quatre vingt-huit ans avant que cet état-major fît ses preuves à Königgrätz, et cent vingt-quatre ans avant que Elihu Root proposât d'en suivre l'exemple aux Etats-Unis.

¹ Résumé d'un article du général américain John M. A. Palmer, publié par *Harpers Magazine*, qui a bien voulu autoriser la *Revue militaire suisse* à le reproduire.

II

Steuben quitta le service de la Prusse en 1764, peu après la fin de la guerre de Sept ans. Le roi lui concéda un bénéfice laïque dans le chapitre de Havelburg. Pendant treize ans, il remplit diverses fonctions civiles. En 1777, son ami le comte de St-Germain, ministre de France, l'engagea à chercher fortune en Amérique. Il s'embarqua à Marseille le 26 septembre, et, après un voyage orageux, débarqua le 1^{er} décembre à Portsmouth dans le New Hampshire.

De là, il écrivit au président du Congrès et au général en chef. Dans sa lettre à Washington, il disait :

« L'objet de ma plus grande ambition est de rendre à votre pays tous les services possibles et de mériter le titre de citoyen américain en combattant pour la cause de votre liberté. Si les hautes fonctions que j'ai revêtues en Europe devaient être un obstacle à ce dessein, je préférerais servir comme volontaire sous les ordres de Votre Excellence plutôt que d'exciter le mécontentement des officiers de votre entourage. Tels étant les sentiments que j'ai toujours professés, j'ose espérer que le Congrès des Etats-Unis d'Amérique acceptera mes services. Si je ne craignais d'offenser la modestie de Votre Excellence j'ajouterais qu'après avoir servi le roi de Prusse, vous êtes le seul homme sous lequel je désire exercer la profession à l'étude de laquelle je me suis voué. »

Après avoir séjourné quelque temps à Boston, Steuben se présenta le 5 février 1778 à York, en Pensylvanie, à un comité du Congrès, auquel il offrit ses services comme volontaire. Il ne demanda ni grade ni paie. Ayant sacrifié une haute position en Allemagne, il demandait seulement que si l'Amérique conquerrait son indépendance grâce à ses services, on l'indemnîsât de ce sacrifice. Si la cause américaine était vaincue ou si les services rendus étaient jugés insuffisants, il ne demanderait rien. En attendant, il priait seulement que l'on subvint à ses dépenses courantes et que l'on employât dans l'armée américaine les jeunes officiers qui l'accompagnaient.

Cette offre désintéressée fit une profonde impression sur le Congrès, qui vota la résolution suivante :

« Etant donné que le baron Steuben, lieutenant-général en service étranger, a, d'une façon héroïque et désintéressée, offert ses services aux Etats-Unis à titre de volontaire,

Nous décidons que le président, au nom des Etats-Unis, présentera les remerciements du Congrès au baron Steuben pour le zèle dont il a fait preuve pour la cause des Etats-Unis, ainsi que pour l'offre désintéressée de ses talents militaires, et l'informera que le Congrès accepte ses services comme volontaire dans l'armée et le prie de se rendre le plus tôt possible au quartier-général du général Washington. »

Steuben quitta York le 19 février et arriva le 23 à Valley Forge. Washington le reçut avec de grands honneurs ; il vint lui-même plusieurs milles à sa rencontre et l'escorta jusqu'à son logement, où l'attendait une garde d'honneur de vingt-cinq hommes commandés par un officier.

Le lendemain, Washington passa l'armée en revue, en compagnie de son hôte. Quelques jours après, il écrivait au Congrès :

« Le baron Steuben est arrivé. Il me fait l'effet d'un gentleman et, pour autant que j'en puis juger, d'un militaire capable et connaissant le monde. »

L'impression de Steuben était moins favorable. Voici ce qu'il écrivait :

« Ma décision a dû être bien ferme pour que je ne l'aie pas changée en voyant les troupes... Les armes étaient dans un état affreux, rouillées, la moitié sans baïonnettes ; beaucoup n'auraient pas pu tirer un seul coup. Les hommes étaient littéralement nus... Les habits des officiers, quand ils en avaient, étaient de toute sorte. J'ai vu des officiers à la garde montante affublés d'une sorte de robe de chambre taillée dans une vieille couverture de lit. Quant à la discipline militaire, elle était inexistante. Un régiment avait trois pelotons, d'autres cinq, huit, neuf et même vingt et un. L'exercice était aussi varié que l'organisation. Chaque colonel avait sa méthode, prussienne, française ou anglaise... La seule formation connue était la file indienne. On n'en finirait pas d'énu-

mérer les abus qui faillirent ruiner l'armée telle que je la trouvai en février 1778 à Valley-Forge. »

Après avoir laissé quelques jours de réflexion à Steuben, Washington lui demanda conseil et Steuben proposa la création d'un inspectorat chargé de réprimer les abus. Aidé de quelques officiers américains, il prépara un plan dans ce sens. Washington approuva le plan et pria Steuben de fonctionner comme inspecteur général provisoire, assisté de quelques officiers tirés de la troupe. Steuben se mit tout de suite à l'œuvre :

« Je commençai par choisir cent vingt hommes dont je formai la garde du général en chef. Je leur fis faire l'exercice moi-même deux fois par jour. Pour faire taire le préjugé anglais qu'il est au-dessous de la dignité d'un officier de « driller » des recrues, je pris moi-même un mousquet pour enseigner aux hommes le maniement d'armes. Tous mes inspecteurs assistaient à chaque séance... Au bout de quinze jours, j'eus une compagnie présentable... Mes hommes étaient bien habillés, se tenaient bien et leurs armes étaient propres. Je les fis manœuvrer alors devant tous les officiers de l'armée. Je les fis se former en colonne, déployer, changer de front, attaquer à la baïonnette, etc., etc. Tout le monde fut émerveillé. J'envoyai alors mes apôtres, les inspecteurs, dans les bataillons et les brigades. En moins de trois semaines, je fis manœuvrer une division entière devant le général en chef. »

Le cours d'instruction tactique pour l'armée entière commença le 24 mars et se termina le 29 avril. Deux mois après, le 28 juin, la méthode fit ses preuves sur le champ de bataille de Monmouth, où les milices américaines se montrèrent supérieures, bataillon contre bataillon, aux troupes régulières britanniques.

III

Une lettre écrite de Valley Forge nous montre l'influence de Steuben sur l'armée.

« Le baron Steuben nous donne un noble exemple. Il a entrepris de discipliner l'armée et l'a fait avec maîtrise, dans les grandes manœuvres comme dans les moindres détails.

Voir un lieutenant-général du roi de Prusse ¹ condescendre à commander lui-même une escouade de dix ou douze hommes est un fait qui excite l'admiration des officiers et des hommes et leur fait faire de rapides progrès. »

Steuben se fâchait vite et avait alors de la peine à s'exprimer en anglais. Son secrétaire et aide-de-camp Duponceau nous raconte :

« Quand un mouvement ne réussissait pas à son gré, il se mettait à jurer en allemand, puis en français et enfin dans les deux langues à la fois. Quand il avait épuisé son répertoire, il appelait : « Mon cher Walker (ou mon cher Duponceau), venez jurer pour moi en anglais. » Les hommes riaient et le mouvement finissait pas s'exécuter correctement. »

Duponceau raconte une anecdote d'un autre genre :

« Une fois, avec la permission du baron, ses aides-de-camp invitèrent un certain nombre de jeunes officiers à dîner, à condition de ne pas se présenter avec une paire de culottes entière, condition facile à réaliser, car tous étaient en guenilles. Le dîner fut très gai; on mangea du bifteck coriace avec des pommes de terre et des noix de hickoy comme dessert. Au lieu de vin on but une sorte d'eau-de-vie avec laquelle nous fîmes des « salamandres », c'est-à-dire qu'une fois les verres pleins nous y mettions le feu et buvions la liqueur enflammée. On ne vit jamais convives aussi déguenillés et, en même temps, aussi gais. Le baron aimait à parler de ce dîner et de ses « sans culottes ». Ainsi ce terme fut inventé en Amérique et appliqué, en premier lieu, aux braves officiers et soldats de notre armée révolutionnaire. »

Les succès de Steuben comme instructeur montrent le pouvoir de l'exemple. En exerçant lui-même sa petite compagnie de garde, il créa un nouvel esprit dans l'armée continentale. Aujourd'hui encore, il est le vrai modèle de l'instructeur d'une armée démocratique. Sa compagnie était ce qu'on appellerait aujourd'hui une unité de démonstration. En la composant de miliciens et non de professionnels, il a inspiré

¹ Franklin, dans ses lettres d'introduction, avait dit que Steuben était lieutenant-général de l'armée prussienne. En réalité, il était général de la milice de Souabe.

la confiance et le respect aux autres miliciens. C'était une unité d'inspiration autant que de démonstration. La compagnie de Steuben, formée de déguenillés de tous les régiments, était un meilleur modèle pour la milice américaine que n'aurait pu l'être la meilleure compagnie de la Garde royale de Frédéric.

En débarquant à Portsmouth, Steuben était un soldat de fortune, un aventurier étranger. Deux mois après, il pouvait écrire à John Hancock : « Maintenant, je suis Américain et Américain pour la vie. » Il s'adapta étonnamment vite au caractère américain et à la mentalité démocratique. Cet élève de Frédéric vit tout de suite qu'il ne pouvait pas transformer les coloniaux américains en grenadiers prussiens, mais qu'il pouvait en faire quelque chose de mieux. Dans une lettre à un vieux frère d'armes, le baron de Gandy, il écrivait :

« En premier lieu, le génie de ce peuple ne peut se comparer à celui des Prussiens, des Autrichiens ou des Français. Vous dites à votre soldat : « Fais ceci » et il le fait. Mais moi, je suis obligé de dire : « Voici la raison pour laquelle tu devrais faire ceci » et il le fait. »

IV

Washington, en chef prudent, n'avait nommé Steuben qu'à titre provisoire. En deux mois, Steuben avait acquis un tel prestige dans toute l'armée que, le 5 mai déjà, le Congrès le confirma définitivement dans ses fonctions d'inspecteur-général de l'armée avec le rang de major-général.

Lorsque Clinton évacua Philadelphie et que Washington se mit à sa poursuite, Steuben fonctionna comme officier d'état-major. Par une brillante reconnaissance, il rétablit le contact avec l'armée ennemie. Lorsque l'incapacité de Charles Lee faillit faire perdre la bataille de Monmouth, ce fut Steuben qui rallia la division battue de Lee et la ramena brillamment au combat. Il en garda le commandement pendant un mois et le quitta à regret pour reprendre à l'état-major des fonctions que lui seul pouvait remplir. Comme commandant de division Steuben pouvait être remplacé ; à l'état-major,

il était indispensable. Il était plus qu'un inspecteur, il était à lui seul tout un état-major.

En automne 1778, Steuben commença son *Règlement pour l'ordre et la discipline des troupes des Etats-Unis*, qui, sous le nom de *Livre bleu*, fut approuvé par le Congrès en mars 1779, et devint la base de tout le service. Le livre bleu contenait tout ce qu'il était essentiel de savoir, tant pour les officiers que pour les hommes. C'était à la fois un règlement d'exercice, d'administration et de service en campagne ¹.

En juillet 1779, un détachement d'infanterie légère américaine s'empara du fort de Stony-Point à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil. Ce fut le triomphe de la méthode Steuben. Les coloniaux de Valley Forge considéraient la baïonnette comme tout au plus bonne à faire griller les biftecks au feu ; la plupart les perdaient ou les jetaient. Le lendemain de la victoire, Washington visita Stony-Point avec son état-major. Les vainqueurs entouraient l'inspecteur-général et l'assurèrent qu'ils n'employeraient plus leurs baïonnettes à faire griller la viande. Steuben en profita pour faire donner l'ordre de laisser à l'avenir toujours la baïonnette au canon. Ce qui fut fait, dès ce jour, jusqu'à la fin de la guerre.

Peu après la prise de Stony-Point, Washington chargea Steuben de rédiger ce que l'on appellerait aujourd'hui une appréciation de la situation. Ce mémoire est un magnifique travail d'état-major. Après avoir examiné le pour et le contre de chaque éventualité, Steuben, étant donné la grande supériorité de l'ennemi, recommandait une attitude expectative sur la ligne de l'Hudson, plan que Washington adopta.

Au courant de 1780, Steuben rédigea encore deux mémoires analogues où il se montre dans le rôle d'un chef d'état-major d'armée. On le voit, comme le général en chef, forcé par les circonstances de rester en défensive, mais recherchant par tous les moyens à reprendre l'offensive.

Steuben rendit de grands services au siège de Yorktown. Ce vétéran de la guerre de Sept ans était, dans l'armée améri-

¹ A l'heure où l'on a tant de peine, chez nous, à mettre sur pied les règlements de base, nos augures feraient peut-être bien de s'inspirer du Livre bleu de Steuben. (Trad.)

caine, le seul qui eût l'expérience des opérations de siège. Ce fut sa division qui ouvrit, le 11 octobre, la deuxième parallèle, à 360 yards des batteries ennemies. Lorsque Cornwallis capitula, ce fut Steuben qui eut l'honneur de recevoir ses premières propositions.

Le plus beau tribut payé à Steuben se trouve peut-être dans le « Credo des officiers de l'armée américaine », adopté en 1782 à Verplanck's Point :

« Nous croyons qu'il y a une grande cause première par la volonté de laquelle nous sommes formés. Nous croyons que notre mission ici est d'obéir aux ordres de nos supérieurs. Nous croyons que tous ceux qui feront leur devoir seront heureux ici, et que ceux qui tomberont dans la bataille seront heureux après. Nous croyons que Georges Washington est le seul homme capable de commander l'armée américaine. Nous croyons..... Nous croyons que le baron Steuben a fait de nous des soldats et qu'il est capable de former l'univers en colonne et de le déployer sur le centre. Nous croyons en son Livre bleu. Nous croyons au général Knox et à son artillerie. Et nous croyons en nos baïonnettes. Amen ! »

Les sentiments de Washington envers Steuben sont traduits dans sa lettre d'adieu du 23 décembre 1783 :

« Mon cher baron,

» Bien que j'aie souvent eu l'occasion, en public et en particulier, de rendre hommage à votre zèle et à vos aptitudes dans l'exercice de vos fonctions, je tiens, avant de quitter la vie publique, à vous exprimer, de la façon la plus catégorique, toute ma satisfaction et à vous dire l'obligation que notre peuple vous doit pour vos fidèles et méritoires services.

» Je vous prie de croire que je serai toujours heureux si je peux vous rendre un service plus réel que l'expression de mon estime et de mon affection. En attendant, je suis persuadé que ce dernier témoignage d'estime et de sincère amitié ne vous causera aucun déplaisir.

» Cette lettre est la dernière que j'écris au service de la Patrie. L'heure de ma démission est fixée à aujourd'hui à midi. Après, je redeviendrai un simple citoyen sur les rives du

Potomac, où je serai heureux de vous embrasser et de vous témoigner toute l'estime et la considération avec lesquelles je suis, mon cher baron,

» Votre bien dévoué et affectionné :

» Georges WASHINGTON. »

VI

L'Amérique n'a cependant pas tiré de Steuben tout ce qu'elle aurait dû. Après la guerre, il se consacra à la préparation d'un plan pour la défense future de son pays adoptif. Après avoir réalisé l'organisation de l'armée qui conquiert l'indépendance, il voulut perpétuer cette institution.

Steuben termina son plan au début de 1784 et le soumit à Washington, retiré à Mount Vernon. En date du 15 mars 1784, Washington lui répondit :

« J'ai étudié avec attention votre projet pour la création d'une Légion continentale et pour l'entraînement en temps de paix d'une milice, formée d'une partie des citoyens aptes à porter les armes. Je l'approuve fort, compte tenu des petites modifications qui y ont été suggérées et apportées. Je suis heureux et flatté de constater que l'idée maîtresse de ce projet paraît coïncider avec celle du plan que j'ai eu l'honneur de présenter en mai dernier à un comité du Congrès. Mon plan n'était qu'un avant-projet, improvisé à courte échéance ; le vôtre est étudié à loisir et plus approfondi... Je l'approuve donc complètement et je fais tous mes vœux pour sa réalisation. »

Dans le plan auquel Washington fait allusion, il avait soutenu que notre défense nationale devait se baser sur une « milice bien réglée ». Il avait formellement indiqué l'organisation militaire de la Suisse comme le modèle d'une armée républicaine. Il avait démontré que l'inefficience de l'ancienne milice provenait de ce qu'on avait voulu y incorporer pêle-mêle tous les hommes de dix-huit à cinquante ans. Par une « milice bien réglée » il entendait une fraction des jeunes

hommes, véritablement organisés, armés et instruits. Il avait fait diverses suggestions à ce sujet, sans aboutir à une proposition ferme.

Steuben, en officier d'état-major accompli, s'attaqua à ce dernier problème et le résolut de la façon la plus rationnelle et la plus scientifique. Le total des hommes inscrits sur les contrôles de la milice en 1784 dépassait 400 000. Steuben fit voir que l'armement et l'instruction d'une telle masse entraînerait des frais énormes, et des charges sociales et industrielles inadmissibles. D'autre part, aucune éventualité n'exigeait l'emploi d'un aussi grand nombre d'hommes.

Steuben calculait qu'un effectif de paix de 21 000 hommes, pouvant être porté à 42 000 à la mobilisation, suffirait à la défense des Etats-Unis. Il n'était donc nécessaire d'incorporer qu'un vingtième environ de l'effectif, alors qu'en Suisse on en incorporait le tiers. En Suisse, il fallait donc recourir au service obligatoire, tandis que Steuben se proposait d'enrôler des volontaires pour trois ans. Il voulait leur payer une petite prime, les habiller et équiper aux frais de l'Etat, et les appeler trente et un jours par an dans des camps d'instruction. Tant au point de vue financier qu'au point de vue économique, l'instruction de cette petite armée aurait été une charge bien moindre que l'entretien de la masse amorphe alors existante.

On remarquera que la force armée du projet Steuben était presque identique à la Garde nationale telle qu'elle a été réorganisée après la guerre mondiale. La seule différence est que l'instruction de la Garde nationale d'aujourd'hui se donne surtout dans des halles d'exercice et se répartit sur toute l'année, tandis que Steuben prévoyait une seule période de trente et un jours dans un camp d'instruction.

VII

Steuben avait appris de Frédéric l'importance des exercices combinés pour produire l'action conjuguée de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie de campagne. Pour assurer cet avantage à la milice des Etats-Unis, pays de population très peu dense, il lui fallait former le plus grand nombre

possible de petits groupements. Avec des divisions de 7000 hommes par exemple, il n'aurait eu que trois divisions, chacune d'elles répartie sur un tiers du territoire national. Il aurait été pratiquement impossible de rassembler les divisions pour des exercices combinés. Steuben créa donc sept « Légions » à l'effectif de 3000 hommes. Chaque légion devait comprendre deux petites brigades d'infanterie, un groupe de cavalerie à deux escadrons, un bataillon d'artillerie à deux batteries et un échelon du train. La légion pouvait ainsi se dédoubler en deux brigades combinées, ayant chacune un escadron et une batterie, soit au total quatorze détachements combinés. Bien que les avantages de ce système fussent évidents, il nous a fallu cent trente-sept ans pour l'adopter.

Pour l'administration générale, Steuben formait trois « Départements » du Nord (deux légions), du Centre (trois légions), du Sud (deux légions). Dans chaque Département il y aurait eu un service des munitions, et un système d'éducation militaire populaire. C'est à peu près ce qu'on a réalisé cent trente-sept ans plus tard en créant les régions de Corps d'armée.

Si le plan Steuben avait été adopté, les écoles militaires qu'il se proposait de fonder auraient développé un état-major général capable, dès le début de notre histoire nationale. Steuben était un vrai officier d'état-major. L'Académie militaire, telle que Washington et lui la concevaient, aurait eu pour but de perpétuer la méthode d'instruction qu'il avait apprise de Frédéric-le-Grand. Ainsi, la méthode applicative, soit comme moyen d'instruction, soit comme étalon d'aptitude, aurait été introduite dans notre armée plus d'un siècle avant la date où elle finit par entrer dans le curriculum de l'Ecole de Fort Leavenworth.

Steuben voulait, en outre, une petite armée de métier pour fournir les garnisons des postes sur la frontière indienne. Washington avait fait la même proposition en 1783. Mais ni l'un ni l'autre ne comptait sur cette armée pour la défense nationale. Ils prévoyaient seulement le nombre strictement nécessaire de professionnels pour accomplir certaines missions permanentes que des troupes de milice n'auraient pas pu

remplir. Ils prévoyaient en outre un petit nombre d'hommes du métier pour l'instruction et l'administration des milices en temps de paix. L'exemple de Steuben lui-même prouve qu'il faut des professionnels pour diriger une armée de milices, mais que la qualité prime la quantité.

VIII

Pour mettre, au moins partiellement, les idées de Steuben à l'épreuve, supposons que sa Garde nationale ait été adoptée en 1784 et que son développement ait marché de pair avec celui de la nation. Quelle aurait été notre situation, lors de la guerre de 1812 ? A ce moment, les vétérans de l'époque révolutionnaire auraient presque tous disparu, mais ils auraient été remplacés par des officiers ayant gagné tous leurs grades dans les légions de Steuben. La plupart des officiers supérieurs auraient été brevetés des écoles militaires centrales. Avec des cadres supérieurs ainsi formés, il y aurait eu des plans de concentration, de déploiement stratégique et des services de l'arrière en rapport avec les besoins d'une force organisée. Chaque légion et chaque unité aurait eu à sa tête un officier habitué à la manier. Chaque homme et chaque officier aurait appris, en temps de paix, à travailler dans son unité de guerre. Le Département de la Guerre aurait été préparé à administrer l'armée de guerre puisque son organisation aurait été identique à celle du temps de paix.

La population ayant plus que doublé de 1784 à 1812 la Garde nationale de Steuben aurait compté 49 000 hommes. Il y aurait eu, dans le pays, 100 000 hommes ayant servi dans la garde nationale au cours des dix dernières années et, derrière eux, plus d'un demi-million d'hommes aptes au service, mais non instruits. Il n'y aurait donc eu aucune difficulté à porter et maintenir l'armée à l'effectif de guerre de 98 000 hommes. Avec cet effectif, la guerre se serait, sans aucun doute, terminée en une seule campagne par la conquête du Canada.

Prenons maintenant la situation en 1860. La Garde nationale, telle que Washington et Steuben la voulaient, aurait eu un effectif de paix de 200 000, un effectif de guerre de 400 000

hommes. Il y aurait eu une organisation territoriale uniforme dans tout le pays. Il y aurait eu des chefs et des états-majors capables dans le Nord comme dans le Sud. Pour chaque bataillon appartenant aux Etats sécessionnistes, il y aurait eu quatre bataillons organisés dans les Etats fidèles à l'Union. Dans ces conditions, les mécontents auraient-ils osé en appeler des urnes aux armes ?

En 1914, la Garde nationale de Steuben aurait atteint l'effectif de 600 000, susceptible d'être doublé à la mobilisation. Pour achever la préparation il n'y aurait eu qu'à prolonger la période d'instruction annuelle. Pour augmenter les effectifs, il n'y aurait eu qu'à dédoubler les bataillons existants. Nous aurions été prêts à faire dans notre première année de guerre ce que nous n'avons pu réaliser que dans la seconde. Mais une guerre de réaction autocratique aurait-elle été possible dans ce cas ? Si l'Amérique avait fait sa part pour sauvegarder l'idée démocratique, aurait-il été nécessaire de faire la guerre pour la sauver ?

IX

Lorsque Washington devint président, il chercha à faire adopter sa « milice bien réglée ». Dans son message annuel du 8 janvier 1790, il disait : « Un peuple libre ne doit pas être seulement armé, mais discipliné. Pour atteindre ce but, un plan uniforme et bien établi est nécessaire. » Treize jours plus tard, Washington présentait son plan au Congrès. Son journal montre que, pour établir ce plan, il consulta son premier projet de 1783, celui de Steuben de 1784 et un plan du général Knox de 1786 ¹, et compara ces trois documents avec les systèmes de milices européens.

Le plan de 1790 fut connu sous le nom de plan Knox, parce qu'il fut rédigé par le général Knox, alors ministre de la Guerre. Mais ce fut bien Washington qui en donna les grandes

¹ Les études de Washington à ce sujet, ainsi que les mémoires à lui soumis par Steuben et d'autres généraux, se trouvent dans la division des manuscrits de la Bibliothèque du Congrès. D'autres études plus détaillées de Steuben se trouvent dans les « Steuben papers », à la Bibliothèque de la Société historique de New-York.

lignes. Il abandonnait l'idée du volontariat de Steuben et voulait instruire tous les jeunes gens aptes de dix-huit à vingt ans. C'était une adaptation raisonnée du système suisse. Si, aujourd'hui, le Président ordonnait à l'Etat-major général d'établir un plan d'adaptation du système suisse à un grand pays à population peu dense, il ne serait guère possible d'arriver à une solution plus parfaite que celle présentée par Washington au Premier Congrès en 1790.

Mais la situation politique ne permit pas d'adopter le programme de Washington. Les adversaires du nouveau gouvernement fédéral se refusaient à lui donner une force militaire effective. Au lieu d'introduire la « milice bien réglée » de Washington, le Congrès, par l'Acte de 1792, donna la sanction fédérale à tous les vices de l'ancienne milice coloniale. C'est cette milice « mal réglée » qui fit faillite dans la guerre de 1812.

Le résultat final d'une évolution spontanée mais coûteuse pendant plus d'un siècle démontre que Washington avait raison. Tout ce qu'il y a de bon dans l'organisation militaire créée par l'Acte de 1920 se trouvait, sous sa forme la plus simple et la plus économique, dans le plan primitif de Washington. La Garde nationale, telle qu'elle a été organisée après la guerre mondiale, est, à peu de chose près, celle que Steuben a proposée dès 1784. Si notre organisation militaire, dans son ensemble, diffère de celle de Washington, c'est que depuis 1812 on a pris pour base un système tout différent, celui de l'expansion d'une petite armée *permanente*. Ce système basé sur une fausse interprétation de la Constitution, appuyé sur une documentation historique incomplète, entrave encore aujourd'hui le développement de notre politique militaire traditionnelle telle qu'elle a été définie par Washington et acceptée par tous les grands militaires et hommes d'Etat qui ont fondé notre gouvernement.

Brig. général PALMER
U. S. Army, retired.

